

DAVID LOUYOT

TOI AUSSI,
MON FILS !



LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Jeunesse

« JEUNESSE »

Mise en pages : Mélanie Dufour
Illustration de couverture : © Dominique Marquès

© Les Impressions Nouvelles – 2014
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

DAVID LOUYOT

TOI AUSSI,
MON FILS !

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

702 ab Urbe condita
52 avant J.-C.

Chapitre I

Le retour

– Vite Khio ! Ils arrivent ! me suis-je écrié.

Nous courions à perdre haleine, nos corps courbés en deux. Je tenais fermement la main de Khiomara, ma sœur de onze ans et de trois ma cadette. Elle éprouvait les plus grandes peines à me suivre.

– Je... Je n'en peux plus Divi, m'a-t-elle murmuré sur un ton suppliant.

Elle était rouge et à bout de souffle. J'ai compris que si nous continuions à ce rythme, elle ne pourrait pas me suivre bien longtemps. Elle s'est appuyée contre la cloison en torchis de la hutte devant laquelle nous avons fait halte. Son petit corps frêle tremblait de fatigue ; ses cheveux épais et châtain commençaient à être trempés de sueur. Puis, elle a tourné ses grands yeux verts et brillants dans ma direction.

– Tu... Tu n'aurais peut-être pas dû lancer... cette coupe de peinture rouge au visage de Cotos, a-t-elle réussi à dire entre deux respirations.

– Il a traité Papa de « sale porc à la solde des Romains », ai-je répondu, également hors d'haleine. Ce museau de blaireau avarié a eu ce qu'il méritait !

– Oui, c'est vrai. N'empêche que maintenant, il veut nous faire la peau avec ses affreux cop...

Khiomara a été interrompue par un épouvantable cri suraigu qui nous a déchiré les tympans. C'était un

adolescent de mon âge, grand et gras, aux cheveux blonds et vêtu d'une tunique marron qui hurlait : « JE LES AI TROUVÉS ! ILS SONT LÀ ! »

C'était Cotos !

Sans attendre l'arrivée du reste de la troupe, nous sommes repartis de plus belle. Après avoir sillonné plusieurs ruelles, nous sommes tombés sur la grande place publique de la cité.

C'était l'heure du marché : tout le monde se rendait dans les échoppes situées dans les halles en bois. C'étaient quatre gros bâtiments disposés à angle droit autour d'une petite place carrée. La chaussée était à cet instant foulée par de nombreuses personnes en quête d'une arme, d'une poterie ou d'un bijou.

Forgerons, bronziers, émailleurs ou encore tabletiers braillaient de tous côtés pour vanter les mérites de leurs produits. On ne s'entendait plus : c'était à qui gagnerait les faveurs du plus grand nombre de clients. Les négociants de vin se trouvaient dans la halle du nord. Nous avons suivi cette direction avec Khiomara en nous faufilant entre les gens. Cotos suivi de ses deux acolytes, Bellovèse et Brennio, tentaient tant bien que mal de se frayer aussi un chemin dans la foule. Mais ils étaient plus rapides que nous !

J'ai accéléré l'allure tout en tirant toujours Khiomara. Pour l'instant, la peur lui avait fait oublier sa fatigue. Cependant, je savais qu'elle ne tiendrait pas longtemps.

Notre course a été ralentie par la foule massée devant l'entrée de la halle aux vins. J'ai de nouveau nerveusement fouillé du regard nos arrières : Cotos n'était plus qu'à quelques pas. J'apercevais désormais

très bien son visage joufflu parsemé de taches de peinture rouge et déformé par la colère.

– Viens par là ! m’a alors dit Khiomara avant de m’entraîner sous la table en bois d’un marchand de vin installée à gauche de l’entrée et recouverte d’une nappe rouge.

Il était temps : j’ai senti derrière moi la pogne brutale de Cotos qui tentait d’agripper ma tunique. À ce moment, j’ai vraiment commencé à réaliser que j’allais être réduit en bouillie s’il mettait la main sur moi.

Nous avons poursuivi notre course à l’intérieur de la halle. Aucun adulte ne faisait attention à nous tant ils étaient occupés à déguster des coupes de vin et à négocier les prix. Cotos, suivi de près par Bellovèse et Brennio, était très proche.

Nous avons contourné, avec Khiomara, un baril de vin que j’ai renversé au passage, et son contenu s’est répandu devant les pas de Cotos. Celui-ci a d’abord eu le réflexe de sauter par-dessus le tonneau, mais il ne s’est pas projeté assez loin. Lorsque ses pieds ont retouché le sol, il a glissé sur la flaque de vin. Son corps flasque s’est étalé de tout son long sur le plancher ruisselant. Ne pouvant freiner leur course, Brennio et Bellovèse sont tombés de plein fouet l’un sur Cotos, l’autre sur le tonneau maintenant pratiquement vide.

Voyant gâcher ce coûteux breuvage, un des marchands a poussé des cris de protestation. Comprenant que les choses allaient se gêter, Bellovèse et Brennio se sont relevés et ont pris leurs jambes à leur cou. Cotos n’a pas eu cette chance : il était encore assis sur le sol quand le marchand, furieux, l’a attrapé par le col et soulevé d’un seul bras.

– Qui va me rembourser tout ça, petite crapule ! a-t-il vociféré tout en secouant Cotos.

Couverts par la foule de curieux qui commençait à se tasser autour du marchand et de Cotos, nous avons filé, avec Khiomara, puis franchi la porte de sortie à l'autre bout de la halle.

Nous avons pris une rue derrière le sanctuaire. À l'angle d'une ruelle, nos yeux se sont arrêtés sur un tonneau rempli d'eau installé sous l'appentis de la hutte de Cambaulès, le potier. Nous avons bifurqué vers celle-ci : nous étions assoiffés par cette cavalcade.

J'ai alors entendu la voix de Cambaulès : celui-ci discutait avec un autre homme, qui semblait être essoufflé. Leur conversation attirant mon attention, je me suis approché de l'angle de la hutte, tout en prenant soin de rester caché.

– Je suis venu dès que j'ai su. Des nouvelles du front nous sont parvenues, mon ami, a déclaré l'interlocuteur de Cambaulès. Au son de cette voix, j'ai reconnu Luctérios, le boucher.

– Et lesquelles ? a répondu l'autre, intéressé.

– Un messager de Vercingétorix a rendu visite ce matin à notre druide, Attis. Et aux dernières nouvelles, nos troupes ont perdu le combat à Avaricum¹. La ville est tombée il y a quelques jours.

– C'est une bien triste nouvelle, a soupiré Cambaulès.

– Ce n'est pas tout : la prise de la cité a été une véritable boucherie.

– Chiens de Romains ! a grogné Cambaulès. César et ses hommes paieront un jour toutes ces hor-

1. Bourges.

reurs qu'ils font subir aux peuples gaulois depuis six ans.

– Ils paieront, Cambaulès. Ils paieront tôt ou tard. J'ai confiance en notre enfant du pays, Vercingétorix. C'est un grand chef. Il nous mènera à la victoire, tu verras. Et ce jour-là, il y aura une pluie de têtes romaines à la porte de notre sanctuaire.

– Moi aussi je crois en notre chef. D'ailleurs, comment cela se passe-t-il pour lui et ses troupes depuis la prise d'Avaricum ?

– Le moral a d'abord été au plus bas, tu t'en doutes. Mais Vercingétorix ne s'avoue pas vaincu pour autant. Toujours d'après le messager, Vercingétorix a décidé d'attirer maintenant César vers notre ville, Gergovie².

– Ah ! Ah ! Quel génie notre chef, a ricané Cambaulès. Nous allons montrer à ces salauds de Romains de quel bois sont faits les Arvernes et peut-être enfin remporter cette victoire tant attendue.

– Nos guerriers sont apparemment à une journée et demie de marche de Gergovie, avec les légions romaines à leur poursuite.

– Tu as entendu, Khio ? ai-je dit.

– Oui, Papa va revenir, c'est cela ? m'a-t-elle répondu, les yeux brillants de joie.

Même si le retour de Papa était synonyme de problème, nous étions follement heureux. Cela faisait quatre mois qu'il était parti, comme tous les autres hommes en âge de porter les armes. Quatre mois à se demander si nous reverrions notre père vivant et en un seul morceau.

2. Vers Clermont-Ferrand.

Mais à cet instant, tout ce qui comptait, c'était qu'il revienne.

– Viens, Khio. Il faut aller annoncer la nouvelle à Maman, ai-je enfin dit.

Nous avons donc repris notre course, mais cette fois, nous ne sentions plus la fatigue. Ce n'était plus la peur qui nous portait, mais la joie.

Ce moment de voluptueuse félicité s'est vite estompé quand, au détour d'une ruelle, un poing m'a frappé en plein visage. Je n'ai rien vu venir. J'ai juste eu le temps d'apercevoir les cheveux roux hirsutes et la sale trogne de Bellovèse. Je me suis effondré sur le sol. Pendant ce temps, Brennio s'était emparé de Khiomara et la maintenait immobile.

– Alors, sale raclure, tu ne croyais tout de même pas t'en sortir comme ça, a grommelé Bellovèse avant qu'il ne me décoche un coup de pied dans le ventre.

– Arrête ça Bellovèse ! a crié Khiomara en se débattant de toutes ses forces.

Mais elle perdait son temps : Brennio était non seulement son aîné de trois ans, mais en plus, plutôt costaud pour son âge. Même si elle se débattait de toutes ses forces, la chétive Khiomara n'avait aucune chance de se libérer de ces deux vigoureux bras.

– Toi, l'insecte, tais-toi, a beuglé Bellovèse en guise de réponse. Tu as de la chance que je ne cogne jamais les filles, mais ne me pousse pas à bout. Sinon...

Khiomara avait beau être terrorisée, elle se tenait bien droite soutenant fièrement le regard de Bellovèse. Ses yeux verts lançaient des éclairs.

– Qu'est-ce que j'entends, Bellovèse ? a tonné une voix puissante et familière.

Nous avons reconnu Attis, le druide. Il se tenait droit comme un « I », les bras croisés en signe de mécontentement. Grand et mince, il était vêtu d'une longue robe blanche qui balayait le sol et qui était cintrée à la taille par une lanière en cuir brune. La couleur argentée de ses cheveux témoignait de son âge avancé, tout comme sa barbe grise qui lui descendait jusqu'à la poitrine. Son nez aquilin était souligné d'une épaisse moustache qui dissimulait presque entièrement sa bouche. Ses yeux bleus et brillants étaient couronnés de larges sourcils qui lui donnaient un air sévère.

– Je suis au courant de tout, a dit le druide. Je viens tout juste de sortir Cotos d'un bien mauvais pas avec un marchand de vin. Bellovèse, et toi aussi Brennio, je ne veux plus vous voir impliqués dans ce genre d'histoire. C'est compris ?

– C'est compris !

Attis s'est alors tourné vers moi. J'ai senti mon cœur bondir.

– Quant à toi Diviçiakos (son ton était devenu plus cassant), ton rang t'oblige à montrer l'exemple ! Lancer de la peinture au visage de quelqu'un et entraîner ta petite sœur me semblent en être un bien piètre.

Il s'est ensuite adressé à tout le monde.

– Maintenant, rentrez tous chez vous. Allez ! J'ai des choses importantes à faire.

Sur ces paroles, nous avons tous pris le chemin de nos maisons, sans demander notre reste, tandis qu'Attis se dirigeait vers la place publique.

52 avant J.-C.

Une fois seuls, Khiomara et moi avons échangé un regard complice. Malgré cette mésaventure, nous n'avions pas oublié le plus important.

Papa serait bientôt de retour.

Chapitre II

Apatorios

Quelques minutes plus tard, nous étions arrivés dans notre quartier. Les huttes y étaient nombreuses et vastes. La majorité des habitants appartenaient à l'aristocratie arverne : chefs et riches guerriers vivaient ici depuis plusieurs générations. Seuls quelques rares artisans au service de cette haute société y avaient installé leurs modestes demeures et leurs ateliers.

Parmi ceux-ci, il y avait Apatorios, le forgeron, dont la forge se trouvait sur la petite place carrée juste à l'entrée de notre maison.

Apatorios était derrière son enclume, occupé à travailler une épée encore rougeoyante. À sa droite, son fils aîné, Budares, employait toute son habileté à assembler une cotte de mailles en faisant alterner des rangées d'anneaux perforés et de boucles.

L'atelier était installé à l'extérieur, juste devant leur hutte. À gauche, avait été aménagé le bas-fourneau. Apatorios et Budares se tenaient à côté sous un appentis.

Depuis que j'étais en âge de marcher et de parler, je rendais régulièrement visite à Apatorios. C'était mon père qui m'avait amené pour la première fois à son atelier. J'ai été aussitôt fasciné par la façon dont le forgeron jouait avec le métal. Puis, je suis repassé le voir le lendemain, et le surlendemain...

Tout naturellement, nous sommes devenus très proches. Je lui racontais mes histoires d'enfant pendant qu'il m'initiait à son savoir-faire. Il m'avait notamment appris la technique du corroyage qui servait à fabriquer des épées et qui consistait à assembler par superposition des feuilles de métal. C'est aussi avec lui que j'ai compris qu'il fallait utiliser du fer doux pour que l'âme³ soit souple et du fer dur pour que les tranchants soient plus résistants.

C'était sans doute l'homme que j'aimais le plus après mon père. Et de son côté, je savais qu'il me considérait comme l'un de ses fils.

Aparatorios n'a mis que quelques secondes à s'apercevoir de notre présence. Il a posé son marteau à terre, puis a approché de nous sa grande carcasse. Il était immense et ses grosses jambes étayaient un torse herculéen. Ses bras et ses avant-bras avaient des dimensions très au-dessus de la moyenne ; même à cinquante ans passés, il était encore si musclé qu'il donnait l'impression d'être capable de soulever un char à lui tout seul. Ce corps massif était couronné d'une tête large, avec au centre un nez empâté, souligné d'une barbe abondante. Sa peau brunie par le soleil était parfaitement coordonnée avec ses cheveux noirs.

– Qu'est-ce qui te rend aussi joyeux, mon bon Diviçiakos ? a-t-il voulu savoir tout en ébouriffant ma tignasse brune.

Il m'a considéré un instant. Son visage a pris une expression plus grave.

– Mais que t'est-il arrivé, mon garçon ? Regarde-toi ! Ta joue a presque triplé de volume.

3. Le centre d'une épée.

Je me suis tourné vers un bouclier oblong posé à ma droite, puis regardé dans le umbo comme dans un miroir déformant. J'ai distingué une entaille sous mon œil gauche et une boursoufflure sur ma joue. Le col de ma tunique était rougi de taches de sang. Cette raclure de Bellovèse m'avait bien arrangé ! Maman allait être furieuse.

Pour l'instant, il fallait répondre à Apatorios. Mais celui-ci m'a devancé.

– Tu t'es encore chamaillé avec Cotos et les deux brigands qui l'accompagnent ?

Je ne pouvais décidément rien cacher à Apatorios.

– Oui, c'est Bellovèse qui m'a mis dans cet état parce ce que j'avais lancé de la peinture au visage de Cotos, ai-je avoué pas très fier. Mais c'est lui qui avait commencé : il avait traité Papa de « sale porc à la solde des Romains »...

– Et tu es tombé tête baissée dans le piège. Tu devrais savoir que Cotos n'attend qu'une chose : c'est de se battre avec toi ou de te pousser à la faute pour que tu sois puni. Il n'a pas pardonné à ton père d'avoir chassé son grand-père, Gobannitio, de Gergovie il y a quatre mois, et comme il ne peut pas se venger sur ton père, il s'en prend à toi. Quand vas-tu comprendre qu'il ne faut pas répondre à ses provocations ?

– Comment aurais-tu réagi, toi, si quelqu'un avait insulté Budares ou un autre de tes fils ?

– J'aurais d'abord gardé mon calme, puis je lui aurais répondu que ce n'est pas bien d'insulter mon enfant avant de lui écraser la tête avec mon poing et de le jeter dans mon four, a répliqué Apatorios en me faisant un clin d'œil.

– Pour ma part, je l’aurais mis dans une catapulte et propulsé à l’autre bout de la ville pour voir s’il avait une bonne prise au vent, a ajouté Budares derrière nous.

Nous avons tous ri de bon cœur.

– Tu marques un point, mon garçon, a repris Apatorios. Mais sache qu’à cause de ton rang, on te pardonnera moins de choses qu’à moi. Un jour, dans ta vie, tu seras amené à assumer de hautes fonctions. Et si tu veux que l’on te respecte, il faut que tu donnes l’image de quelqu’un d’irréprochable.

– Mon rang. Toujours mon rang. On croirait entendre Attis. J’aime mon père, mais des fois, je préférerais être le fils d’un agriculteur ou d’un forgeron comme toi.

– Allez, arrêtons cette discussion avant que tu ne dises n’importe quoi. Alors, qu’est-ce qui te rendait de si bonne humeur avant que nous ne parlions de tes aventures avec Cotos ?

– Papa va revenir ! s’est exclamée Khiomara, ne pouvant plus tenir.

– Oui, c’est vrai, ai-je dit, un peu vexé d’avoir été devancé. Papa revient avec toute notre armée. Il sera là demain ou après-demain. Un messenger est venu voir Attis ce matin pour l’informer que la ville d’Avaricum avait été prise par les Romains et que nos guerriers se dirigeaient maintenant vers Gergovie.

Je m’attendais en réponse à de bruyantes exclamations de joie. Il n’en a rien été, bien au contraire : l’expression d’Apatorios s’est faite grave. J’étais très surpris, même un peu déçu, par cette réaction du forgeron.

– Apatorios, j’ai l’impression que tu n’as pas l’air content que nos troupes attirent ici nos ennemis, lui ai-je demandé. C’est pourtant une bonne nouvelle, car nous battons forcément les Romains chez nous.

Quand j’ai prononcé ces paroles, Apatorios m’a d’abord regardé avec tendresse. Il s’est courbé vers moi, puis a posé sa main sur mon épaule.

– Écoute, mon grand. Sache tout d’abord qu’une bataille n’est jamais une bonne nouvelle. La bonne nouvelle, c’est de tout faire pour l’éviter. Et ton père pense comme moi. Si lui et nos guerriers arrivent ici, c’est qu’ils n’ont plus d’autre choix. Sache aussi que ton père s’est engagé dans ce conflit non par plaisir ou par simple goût de l’héroïsme, mais parce que trop de Gaulois sont morts à cause de la soif de conquête de César. Il sait que si par malheur celui-ci remportait la victoire finale, des jours sombres s’abattraient sur nous. C’est pour cette raison qu’il est contraint de faire cette guerre. Mais en aucun cas, vraiment aucun, il ne faut s’en féliciter. Les guerres sont seulement le théâtre des pires atrocités. Personne n’est épargné, et il n’en résulte que haine et vengeance. Seuls les imbéciles ou les fous se réjouissent de cela.

Je n’ai d’abord pas su quoi répondre. Ce que me disait Apatorios ne m’étonnait pourtant pas : c’était un sage ! Toutefois, j’ai tout de suite tourné mon regard vers toutes les armes étalées un peu partout dans son atelier, et je n’ai pas pu m’empêcher de penser que son métier contrastait avec le discours qu’il venait de me tenir.

– Tu te demandes certainement pourquoi je mets tout mon cœur à fabriquer de belles armes alors que

je suis contre la guerre, a-t-il poursuivi, devinant mes pensées.

– C'est vrai, ai-je confirmé. Depuis que je suis tout petit, tu m'as toujours appris qu'une épée doit être le prolongement du bras, que le métal et l'homme ne doivent faire qu'un. Cependant, la principale fonction des épées est de tuer, non ?

– C'est là où tu te trompes. La fonction d'une épée dépend avant tout de celui qui la manie. Attends !

Apatorios est entré dans sa hutte. Il en est ressorti avec une arme qu'il m'a présentée. C'était une longue épée à double tranchant de dix paumes environ. Une double rainure centrale entaillait la lame, tandis que l'acier de celle-ci était foncé sur les tranchants et plus clair au centre. La fusée de la poignée était recouverte de fil d'or ; le pommeau, quant à lui, représentait une tête au nez rectiligne, au sourire radieux et aux cheveux séparés par plusieurs raies. Il émanait une joyeuse sérénité de l'expression de cette tête. Enfin, le corps de la poignée dessinait une sorte de « X » allongé qui ressemblait aux jambes et aux bras écartés de la figure humaine.

C'était la plus belle épée que j'avais jamais vue.

– Cette épée est la réalisation dont je suis le plus fier, Diviçiakos, a repris Apatorios. Il m'a fallu près d'une vingtaine d'années avant de trouver l'alliage qui m'a permis de la façonner. Elle est unique dans son genre. Le fer de ses tranchants est aussi dur que la pierre. Mais ce n'est pas tout... Tiens prends-la.

Il m'a tendu l'épée.

Quand je l'ai saisie, la surprise s'est certainement lue sur mon visage. Sa légèreté la rendait extrême-

ment maniable, même pour un garçon de quatorze ans comme moi.

– Elle est magnifique ! ai-je dit, frappé d’admiration devant cette œuvre d’art. Car c’était vraiment une œuvre d’art.

– Je l’ai appelée Teutatès en hommage à notre dieu protecteur. Parce que, pour moi, elle ne doit servir qu’à une chose : protéger. Et j’y mets un point d’honneur. Toutes les armes que je crée, et encore plus celle-ci, ne doivent jamais tomber dans les mains d’hommes dont le seul plaisir est d’ôter la vie pour satisfaire leurs ambitions. C’est pour cette raison que tu m’as déjà souvent vu les refuser à des individus qui ne me paraissent pas les mériter. Et crois-moi, j’ai l’œil.

– Il ne t’est jamais arrivé de te tromper sur les gens à qui tu vendais tes épées ? ai-je demandé.

– Je pense que non. Je vends généralement mes armes à des personnes que je connais bien et en qui j’ai confiance, comme ton père...

– Apatorios ! Apatorios ! a retenti une voix.

– Qu’est-ce qui t’amène, Acco ? a répondu jovialement Apatorios au nouveau venu.

– Att... Attis convoque tout le monde devant le sanctuaire, a-t-il dit. Il a une nouvelle importante à nous annoncer.

– Je pense que je la connais déjà, a rétorqué le forgeron en me regardant. Va, Acco ! Nous y allons avec Budares.

Apatorios s’est ensuite tourné vers moi et Khio-mara.

– Diviciakos, nous allons vivre des moments difficiles, a-t-il déclaré. N’oublie jamais ce que je viens

de te dire : c'est la défense de causes nobles qui fait la valeur d'un guerrier et rien d'autre. Ne te laisse jamais dévorer par la haine ou la vengeance.

Il m'a fait un signe de la main, puis est parti avec Budares en direction du sanctuaire.

J'ai repris le chemin de la maison avec ces paroles en tête. À cet instant, j'ai commencé à réaliser que j'allais être confronté à des choses qui me dépassaient. Je n'étais qu'un adolescent de quatorze ans après tout. J'avais tout à découvrir, en mal comme en bien.

En revanche, je ne pouvais pas imaginer l'importance qu'auraient un jour les paroles d'Apatorios.

Vraiment pas.

Chapitre III

Pénible et court voyage vers l'oppidum

Notre maison était certainement la plus grande de Gergovie.

Nous sommes entrés dans la vaste salle qui nous servait de pièce à vivre. Son sol était recouvert d'un plancher massif, tandis que des peaux et des tissus tendus ornaient les murs. À peine avions-nous franchi le seuil que nos yeux ont été assaillis par une épaisse fumée qui, heureusement, s'échappait en grande partie à travers le toit en chaume. Cette fumée provenait du foyer sur lequel grillaient de gros filets de bœuf. Trois écuelles, trois gobelets et deux coupes avaient été disposés sur la robuste table en bois où nous mangions d'ordinaire.

J'ai pensé qu'il y aurait bientôt quatre écuelles...

L'une des coupes était déjà remplie d'une purée de pois cassés dont l'odeur de cumin m'invitait à me mettre à table. Dans l'autre, de succulentes galettes de céréales attendaient d'être dévorées.

Maman était occupée à sortir d'un coffre en bois des vêtements que Leuka, une vieille esclave qui était au service de notre famille depuis ma naissance, posait ensuite sur une large étoffe carrée.

Dans tout Gergovie, personne n'égalait la beauté de Maman. Sa fine chevelure brune ondulait jusqu'à sa taille et encadrait un visage aux traits réguliers ; ses grands yeux marron en amande étaient soulignés d'un nez fin et droit. Tout le monde disait que je lui ressemblais comme deux gouttes d'eau, et j'en étais plutôt fier. Elle portait une tunique longue en soie mauve qui épousait les contours de son corps mince et élancé.

– Ah ! Vous voilà enfin ! s'est-elle exclamée en nous voyant.

– Maman. Papa va revenir ! s'est écriée Khiomara en accourant vers elle pour se jeter dans ses bras.

Je me suis à mon tour élancé vers elles pour partager cette bonne nouvelle. Mais j'ai soudain repensé à mes blessures au visage et j'ai alors freiné ma course. Je n'étais pas pressé que Maman voie le résultat de ma petite aventure avec Bellovèse.

– Je suis au courant, ma chérie, a-t-elle répondu à Khiomara tout en la posant à terre. Attis est venu m'informer dès qu'il a su.

La nouvelle paraissait évidemment la rendre heureuse. Pourtant, le son de sa voix trahissait une certaine angoisse. J'ai tout de suite pensé qu'elle aussi frémissait à l'idée que la guerre s'invite chez nous.

– Divi, Khio, j'ai à vous parler, a-t-elle poursuivi sur un ton plus grave. Approche-toi Divi ! Que fais-tu encore de l'autre côté de la table ? Viens !

J'ai obéi à contrecœur. De toute façon, elle se serait bien aperçue un jour que ma joue avait doublé de volume. Je me suis donc approché. Une fois devant elle, j'avais tellement honte et peur d'affronter son regard que j'ai gardé la tête baissée. Ce n'était pas

ses colères et ses cris que je craignais, ce n'était pas son genre, mais ses soupirs qui vous faisaient prendre conscience que vous l'aviez lamentablement déçue. Dans ces moments-là, je me sentais misérable.

Et cela n'a pas manqué : elle s'est contentée de me relever la tête et de froncer légèrement les sourcils.

– Tu t'es encore battu avec Cotos et ses acolytes ? a-t-elle demandé.

J'ai acquiescé.

Elle a soupiré.

– Écoutez-moi bien tous les deux, a-t-elle finalement repris comme s'il ne s'était rien passé. Nos vies vont être un peu bouleversées dans les jours qui viennent. L'arrivée de votre père n'est malheureusement pas seulement une bonne nouvelle. Attis suppose que nos guerriers seront là dès demain, peut-être même dans la nuit. Et les légions romaines ne seront pas loin derrière. C'est aussi pour cette raison qu'il pense que tous les habitants de Gergovie doivent se réfugier sans attendre dans l'*oppidum*⁴ au nord du nôtre, mieux fortifié.

Maman s'est subitement arrêtée de parler : son regard a été traversé par une onde de tristesse. Ses yeux étincelants se sont mis à scruter les moindres détails de nos deux visages. Ils trahissaient tout l'amour qu'elle avait pour nous. Puis, elle s'est agenouillée et nous a serrés très fort dans ses bras.

– J'aurais tant souhaité que vous soyez épargnés par la folie meurtrière des adultes, a-t-elle enfin murmuré alors que nous étions tous les trois enlacés.

Sa voix tremblait.

4. Place forte gauloise.

– Mam... Maman ? Tu pleures ? a balbutié Khio-mara.

– Non, je ne pleure pas ma douce, a-t-elle répondu en se relevant (et c'était vrai, même si ses yeux brillaient). J'ai peur... Peur que les Romains apprennent un jour votre existence. Si c'était le cas, vous seriez en grand danger. C'est pour cette raison que, plus que les autres, vous devez vous cacher. Et surtout toi, Divi.

– Pourquoi ? ai-je dit.

– Tout simplement parce que tu es le fils de ton père et qu'un jour tu seras amené à lui succéder. Ton existence est à elle seule une menace pour César.

Je n'ai rien répondu. Je savais depuis toujours que mon sang impliquait certaines responsabilités, mais jusqu'à présent, je n'avais jamais vraiment réalisé à quel point celui-ci pouvait être aussi une cause de problème.

– Nous n'avons pas de temps à perdre ! s'est ensuite exclamée Maman. Leuka nous a cuisiné un bon repas pour nous donner des forces avant de partir. Après manger, Khio, tu réuniras de la nourriture que nous emporterons à l'*oppidum*, et Divi, tu iras préparer les chevaux et la charrette dans laquelle nous chargerons nos affaires.

Comme elle l'avait dit, notre petite famille s'est donc mise à table et a mangé le repas que Leuka nous avait mijoté. Toutefois, chaque bouchée de purée de pois cassés, de filets de bœuf et de galettes de céréales passait mal. Nos ventres étaient noués par l'excitation et l'inquiétude.

Pénible et court voyage vers l'oppidum

Je suis sorti dans la cour pour m'occuper des chevaux pendant que Maman et Khio terminaient de préparer les bagages.

Une fois dehors, j'ai entendu des bruits de pas et de sabots qui provenaient de la place devant notre maison. Le pavé était déjà foulé par les premières personnes qui se rendaient à l'*oppidum* du nord. L'annonce de l'arrivée des Romains faisait son effet, surtout depuis le récent massacre à Avaricum.

La nuit commençait à tomber quand nous avons enfin été prêts pour le départ. Quitter notre maison nous rendait de méchante humeur, et comme si cela ne suffisait pas, un vent froid s'est mis à souffler avec des rafales de pluie. Khio, Maman et moi avons enfourché nos destriers tandis que Leuka est restée à pied aux commandes du cheval qui tirait la charrette. Nous sommes partis tels quatre tristes hères.

Nous avons rejoint le flot de personnes dans leur pénible et court voyage vers l'*oppidum* du nord. Après avoir marché deux bonnes heures, notre destination nous est enfin apparue au loin. La place forte se dressait majestueusement sur la plaine ; la montagne sur laquelle elle avait été installée nous surplombait de onze arpents environ. Ses pentes escarpées étaient si abruptes que je les imaginais capables de décourager toute offensive. À travers le rideau de pluie, nous pouvions seulement deviner les imposantes fortifications qui entouraient le plateau.

Nous avons atteint le pied de la montagne une heure après. Des trois routes qui s'y rejoignaient, une marée humaine provenant des quatre coins de Ger-

govie se déversait sur l'unique chemin qui permettait d'accéder aux hauteurs.

Une foule bruyante se tassait déjà dans l'*oppidum* lorsque nous avons franchi la porte. Les gens n'avaient pas perdu de temps pour occuper la moindre parcelle de terrain. Les artisans, notamment les forgerons, investissaient avec célérité toute la zone à proximité de l'entrée ; j'ai supposé qu'ils installaient ici leurs ateliers pour être proches des fortifications et donc des guerriers lors du combat à venir. Dans les allées entre les huttes, des personnes commençaient à aménager des abris de fortune. Les habitations étaient désormais insuffisantes pour accueillir tout le monde.

Un brouhaha infernal accompagnait cette venue massive et subite de nouveaux arrivants : certains se querellaient à cause de la fatigue pendant que d'autres chantaient une victoire qu'ils croyaient certaine ; les chiens aboyaient, les chevaux hennissaient...

Dans ce tumulte, le moindre espace était devenu une denrée rare, et nous avons d'abord eu grand peine à poursuivre notre progression. Mais en nous reconnaissant, les gens nous ont très vite libéré le passage, et s'ils ne nous apercevaient pas, Apatorios et Budares, qui nous avaient rejoints, se chargeaient de nous frayer un chemin.

Au passage, mon cheval a involontairement bousculé une pauvre vieille femme. Elle est tombée sur ses genoux, retenant le reste de son corps avec sa canne. Maman et moi avons sauté de nos montures.

– Excusez-moi, Madame, ai-je dit très gêné.

Je l'ai aidée à se relever avec Maman. Quand je l'ai prise, j'ai été surpris par sa légèreté : elle ne pesait pas plus qu'un sac de plumes. Elle s'est ensuite tournée

vers moi et a révélé ses yeux bleus, son nez aquilin et sa peau creusée par des rides abondantes. Quelques mèches de ses cheveux argentés dépassaient de son chapeau conique en lattes d'écorce dont elle se servait pour se protéger de la pluie.

– Excusez-le, Madame, a renchéri Maman de sa voix posée.

– Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas, a répondu la dame sur un ton calme. Il ne l'a pas fait exprès et mon vieux corps en a vu d'autres...

Quand elle a distingué le visage de Maman, ses yeux se sont écarquillés.

– Mais... Mais... C'est vous ! s'est-elle écriée en se courbant. Excusez-moi... C'était plutôt à moi, pauvre vieille sotte que je suis, de me pousser afin de vous laisser le passage.

– Relevez-vous, s'il vous plaît, a supplié Maman. Et vous n'avez pas à vous excuser.

– Si, si, je tiens à vous présenter mes excuses. Votre mari fait déjà tant pour nous sauver. La moindre des choses est d'être au service de sa famille. Attendez...

Elle a fouillé dans un sac attaché en bandoulière sur son épaule pour en sortir un magnifique torque en bronze torsadé avec des globes sculptés à ses extrémités.

– Tenez, mon prince. Vous me feriez un grand bonheur si vous acceptiez ce torque. Il a appartenu à mon défunt mari, et rien ne me ferait plus plaisir que ce soit le fils de notre sauveur qui en hérite.

– Non, Madame. Je ne peux pas accepter. C'est trop, ai-je répondu un peu embarrassé.

– Je vous en prie, prenez-le, a-t-elle insisté en refermant ma main sur le torque. Mon mari a été un

grand guerrier et ce serait faire honneur à sa mémoire qu'un jeune homme tel que vous, fils d'un autre grand guerrier, accepte ce présent. Si vous voulez faire le bonheur d'une vieille dame, ne le refusez pas, s'il vous plaît.

– D'accord, je le prends, ai-je fini par dire. Mais c'est vraiment beaucoup trop.

– Il n'a de valeur qu'au cou d'un grand homme et je suis certaine que vous saurez vous en montrer digne.

– Vous vous avancez peut-être. Je suis encore jeune, vous savez.

– Le fils de notre grand chef ne peut être qu'un grand homme. Allez, ne perdez plus de temps avec la vieille folle que je suis. Partez vous mettre à l'abri !

– Et vous, avez-vous tout le nécessaire ? a dit ma mère. Sinon cela nous ferait plaisir de vous accueillir chez nous.

– Vous me faites trop d'honneur. Mais j'ai tout ce qu'il me faut. Voyez cette hutte devant laquelle nous sommes. C'est celle de ma famille et elle est amplement suffisante. Mais merci encore.

– Très bien. Permettez-nous maintenant de prendre congé, car nous sommes trempés.

Et nous avons continué notre chemin.

À l'approche du quartier d'habitation des plus riches, la rue s'élargissait. Il y avait là des maisons en bois, la plupart assez imposantes, dont certaines étaient à deux étages. Notre petit groupe s'est enfin retrouvé devant la vaste hutte qui devait nous accueillir. Apatorios et Budares nous ont aidés à mettre nos affaires à l'intérieur.

Pénible et court voyage vers l'oppidum

– Nous devons vous laisser maintenant, a dit ensuite Apatorios. Ma femme et mes autres fils ont besoin de nous pour s'installer avec les forgerons à côté de l'enceinte.

– Merci pour tout, Apatorios, a répondu ma mère.

Après nous avoir cordialement salués, Apatorios et Budares sont repartis vers la porte de l'*oppidum*.

Ce que nous ne voyions pas en revanche, c'était la vieille dame que nous avons renversée. Elle nous épiait derrière une hutte en compagnie de deux hommes dont les visages étaient dissimulés par les capuches de leurs *cuculla*⁵.

– C'est donc lui, a froidement dit l'un d'eux à la vieille dame.

– Oui, a répondu celle-ci la tête baissée, comme mal à l'aise.

– Très bien. Nous tiendrons parole. Ton fils sera libéré quand nous remporterons la victoire finale.

5. Un *cucullus* est une étoffe rectangulaire avec un trou pour la tête et pourvue d'une capuche ; *cuculla* est le pluriel latin de ce mot.

Chapitre IV

Mon père, ce Très grand roi des guerriers

Je me suis éveillé au premier chant du coq. L'air était humide dans la vaste et unique pièce de la hutte où nous avons dormi tous les trois. Celle-ci était moins grande que notre maison et beaucoup moins chaleureuse ; mais nous ne venions pratiquement jamais ici. Notre famille se rendait en ce lieu seulement en cas de force majeure. Comme maintenant...

Khiomara était encore dans les bras de Morphée, blottie contre Maman qui avait déjà les yeux grand ouverts. Ceux-ci étaient cernés et son teint blanc comme le lait ; la fatigue se lisait sur son visage. Elle n'avait visiblement pas beaucoup dormi la nuit dernière.

– Bonjour mon chéri, a-t-elle murmuré pour ne pas réveiller Khiomara.

– Bonjour Maman, ai-je répondu à voix basse.

– Tu as bien dormi ?

– Oui, mais pas longtemps. J'ai eu du mal à fermer l'œil hier soir, parce que j'étais trop excité par le retour de Papa. Et toi ?

– J'ai connu mieux. Moi aussi, j'étais un peu nerveuse.

« Un peu nerveuse » ! J'ai eu « un peu » de mal à la croire.

– Allez, mon grand, a-t-elle poursuivi. Prends le seau qui est sur l'étagère, là à ta droite, et pars nous chercher de l'eau pour nous débarbouiller, s'il te plaît. Je vais réveiller ta sœur, et ordonner à Leuka de préparer le petit-déjeuner. Nous avons amené des galettes et du lait de chèvre.

Une fois habillé, je suis descendu de la mezzanine où se trouvaient nos couches, puis j'ai traversé la pièce à vivre et passé la porte. Dehors, le soleil brillait d'un éclat très vif, mais l'atmosphère était encore chargée par l'humidité de la rosée du matin. Tout frissonnant, j'ai couru en direction du puits en serrant très fort le seau contre ma poitrine.

Les habitants de Gergovie s'affairaient déjà à diverses occupations ; la principale était de s'installer un nid douillet improvisé dans l'*oppidum*. Pour ceux qui étaient dans la rue, celui-ci se réduisait parfois à des draps et des fourrures posés au sol ou à quatre bâtons sur lesquels était dressé un tissu qui servait d'abri.

Ainsi était-il devenu de plus en plus difficile de progresser ; j'ai eu grande peine à me frayer un chemin à travers la multitude. Les odeurs fortes, parfois mêmes écœurantes, de tous ces gens tassés les uns sur les autres, mêlées à celles de leurs animaux, m'ont très vite dérangé. Comment tout ce monde arrivait-il à supporter cela ? En une seule nuit, le sol s'était déjà transformé en une mer d'ordures.

Après quelques minutes dans ces rues grouillantes, j'ai enfin atteint la petite place où se trouvait le puits ; une foule se pressait devant comme une nuée

d'abeilles autour d'une ruche. Je m'apprêtais à jouer des coudes quand des cris ont attiré mon attention. J'ai reconnu la silhouette dégingandée d'Acco. Une extrême agitation semblait animer tout son être.

– Ils arrivent ! Ils arrivent ! s'est-il exclamé.

Une onde de bonheur m'a submergé. J'allais enfin revoir Papa !

À peine Acco avait-il fini de parler qu'un flot de personnes a inondé la grande rue. Des cris de joie retentissaient de partout. Tous se précipitaient vers le secteur des remparts. Et j'ai suivi le mouvement.

Arrivé au pied de l'enceinte, je me suis faufile à travers les gens. Aussi vif et agile qu'un chat, j'ai grimpé l'échelle qui menait à la tour à gauche de l'entrée. J'ai été l'un des premiers à atteindre son sommet. De ce point, je pouvais observer la plaine. Mes yeux avides ont scruté les environs.

Quand je les ai aperçus, nos guerriers venaient tout juste de commencer à grimper la montagne de l'*oppidum*.

Papa ouvrait la marche de tout ce cortège, chevauchant de façon impériale un noble et robuste destrier au pelage ténébreux. Le harnais de celui-ci était rehaussé de plaques de bronze représentant des têtes humaines. Deux écuyers qui tenaient chacun un *carnyx*, une trompette gauloise équipée d'une hure de sanglier, encadraient Papa ; une atmosphère cérémonieuse régnait tout autour d'eux.

Il avait fière allure avec son sayon rouge maintenu au col à l'aide d'une fibule en argent et sa tunique en soie violette brodée de fil d'or. Sa cotte de mailles qui lui descendait jusqu'à la taille était faite de deux bandes montées sur cuir au niveau des épaules. Les

deux protège-joues de son casque conique en bronze étaient ornées de serpents à tête de bélier. Sa chevelure blond vénitien dépassait de son couvre-nuque pour lui caresser les épaules. Un torque torsadé en or et sculpté de têtes de sanglier aux extrémités ceinturait son large cou.

Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte où l'attendait Attis accompagné des notables de la cité. Partout à l'intérieur de l'*oppidum*, beaucoup étaient, comme moi, en proie à l'excitation et à l'impatience.

Je suis descendu de la tour pour me précipiter à la rencontre de Papa. Dès qu'ils m'ont reconnu, la plupart des gens m'ont cédé le passage. C'était l'un des privilèges d'être le fils du chef.

J'allais atteindre Attis quand une main a délicatement touché mon épaule. C'était Maman, suivie de Khiomara ; un bonheur céleste errait sur leurs visages. J'ai été surpris de voir qu'elle avait eu le temps de se faire une beauté, alors que je ne les avais quittées que quelques minutes auparavant.

– Allons accueillir votre père, a murmuré Maman avant de nous faire rejoindre les premiers rangs.

Quand Papa est arrivé devant la porte, il a levé bien haut le bras pour ordonner à toute son armée de s'arrêter. Il a sauté à terre d'un geste souple et tendu les rênes à un de ses écuyers. Attis s'est avancé vers lui avec une joie non dissimulée.

– Je suis heureux de te voir, Vercingétorix, a-t-il dit sereinement à mon père, préservant ainsi la solennité de l'instant.

– C'est réciproque, Attis, notre druide, a répondu ce dernier.

Puis, Papa s'est tourné vers la foule qui se tenait à la porte et en haut des remparts pour les saluer. En réponse, a retenti de toutes parts une vague d'acclamations que les échos ont répétées dans les collines environnantes.

Papa a levé une nouvelle fois la main en signe de remerciement. Mais très vite, quelque chose d'autre a semblé le préoccuper : il a scruté l'assistance pendant un moment avant que son regard ne s'arrête sur nous. Son visage a alors rayonné d'une joie indicible que nous lui avons renvoyée comme un miroir.

Oubliant toute réserve, nous nous sommes tous les trois jetés sur lui. Maman l'a embrassé fougueusement, puis il s'est baissé et nous a serrés très fort dans ses bras.

– Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point j'ai attendu cet instant, nous a-t-il glissé dans l'oreille alors que nous avions nos têtes pressées contre sa poitrine.

Il s'est relevé et a contemplé nos visages avec une profonde tendresse. Maman avait le regard humide de bonheur ; elle le fixait de ses yeux brillants comme si elle le voyait pour la première fois.

– Tu nous as manqué, a-t-elle dit à Papa tout en se blottissant contre son torse.

– Vous aussi, vous m'avez manqué, a-t-il répondu de sa voix grave et chaude.

Son expression était un mélange de sérénité inébranlable et de soulagement. Nous sentions tous les trois que son plus profond désir était de se laisser aller entièrement et de rentrer avec nous à la maison. Malheureusement, son rang ne le lui permettait pas : toute une population attendait aussi que l'on

s'occupe d'elle. J'ai vu qu'il faisait un effort surhumain pour reprendre un air solennel et impérial. Il a embrassé Maman sur le front, puis a posé délicatement ses mains sur sa taille fine.

– Regagne la maison avec les enfants, a-t-il poursuivi. Pour l'heure, ne m'en veux pas, mais comme tu t'en doutes, je dois d'abord régler les affaires politiques.

– Je m'y attendais, a répondu Maman. Ne t'en fais pas. Va ! Nous t'attendrons avec impatience.

Papa s'est tourné vers Attis qui était resté quelques pas en arrière.

– Attis, tout le monde doit se réunir. Le temps presse !

– J'ai déjà envoyé des hommes chercher des moutons, mon Roi. Je pars de ce pas les rejoindre pour le sacrifice. Rendez-vous avec vos guerriers au sanctuaire de l'*oppidum*, je vous y retrouverai une fois ces bêtes tuées.

– Merci pour ta prévoyance. Allons donc au sanctuaire où nous t'attendrons pour commencer la cérémonie, puis le banquet où nous nous réunirons selon les usages.

Papa s'est alors adressé à la foule qui n'avait pas cessé de l'acclamer.

– Peuple de Gergovie, MON peuple, une joie immense m'envahit aujourd'hui..., a-t-il dit d'une voix forte et claire.

Les gens se sont progressivement tus et un respectueux silence s'est installé.

– Oui, une joie immense m'envahit, car je suis enfin de retour parmi vous, vous le glorieux peuple arverne, a-t-il poursuivi. Malheureusement, je ne

reviens pas avec de bonnes nouvelles : moi et mon armée ramenons la guerre avec nous. En effet, César et ses troupes seront bientôt à nos portes...

Un grondement sourd s'est élevé dans toute l'assistance.

– ... C'est pour cette raison qu'il est urgent de nous réunir pour nous préparer à combattre. Je vous propose maintenant de nous rendre sur la place du sanctuaire pour évoquer ces questions.

Des cris de guerre et des applaudissements ont retenti de toutes parts.

– À tout à l'heure, nous a dit Papa dans ce brouhaha.

Il est remonté sur son cheval pour se remettre en route et traverser enfin la porte sous les vivats. Ses cavaliers lui ont emboîté le pas, suivi des fantassins, puis des contingents des autres peuples gaulois menés chacun par leurs chefs.

Avec Maman et Khiomara, nous avons accompagné cette procession pendant un temps. Plus loin, là où la grande rue décrivait une fourche, tout le monde a bifurqué vers la gauche ; j'ai suivi machinalement le mouvement, absorbé par la liesse générale. Je n'ai pas vu Maman et Khiomara qui prenaient l'autre chemin en direction de notre maison.

Je ne me suis aperçu de leur absence que bien plus tard, quand nous sommes tous arrivés à la place du sanctuaire à l'extrême nord de l'*oppidum*. *Ce n'est pas grave, je les rejoindrai tout à l'heure*, me suis-je dit. De toute manière, j'étais curieux de savoir ce que Papa et les autres adultes allaient dire.

Je devais quand même me faire discret, car les enfants et les femmes n'étaient pas tolérés pendant les